

Table des matières

| | |
|--|----|
| La genèse du présent ouvrage..... | 5 |
| Note de l'éditeur anglais de Chapter Two | 7 |
| Avant-propos | 9 |
| Prologue | 11 |
| 1 Un changement décisif | 15 |
| <i>Premières années</i> | 15 |
| <i>De bonnes influences</i> | 21 |
| <i>Décision et opposition</i> | 35 |
| <i>Vocation et préparation</i> | 42 |
| 2 Le prix d'une pleine et entière consécration..... | 53 |
| <i>Lydia Grenfell</i> | 53 |
| <i>Les adieux</i> | 60 |
| <i>Séparation sans détachement</i> | 66 |

| | | |
|---|---|-----|
| 3 | Afin que tous puissent connaître et croire..... | 73 |
| | <i>En route vers l'Inde</i> | 73 |
| | <i>Arrivée à Calcutta</i> | 80 |
| | <i>Rencontre avec William Carey</i> | 90 |
| | <i>Dinapore</i> | 94 |
| | <i>Une priorité: la mission</i> | 102 |
| 4 | Triomphe dans l'adversité | 111 |
| | <i>Un funeste transfert à Cawnpore</i> | 111 |
| | <i>Les impressions de</i> <i>M^{me} Mary Sherwood</i> | 119 |
| | <i>Enthousiasme et retenue</i> | 124 |
| 5 | La flamme qui animait son âme | 129 |
| | <i>Une difficile décision</i> | 129 |
| | <i>Nouveaux horizons: la Perse et l'Arabie</i> | 139 |
| | <i>Dix mois à Shiraz</i> | 147 |
| | <i>Témoin et défenseur de la foi</i> | 150 |
| | <i>Le Nouveau Testament en persan</i> <i>enfin publié</i> | 156 |
| 6 | Désirs inassouvis | 165 |
| | <i>Retour en Angleterre:</i> <i>impatience et appréhension</i> | 165 |
| | <i>L'entrée en Turquie: le début de la fin</i> | 176 |
| 7 | L'impact de la vie d'Henry Martyn..... | 185 |
| | <i>Monuments officiels</i> | 185 |
| | <i>Traces écrites</i> | 190 |
| | <i>Le fardeau et la vision</i> | 197 |
| | <i>Les produits de son intellect</i> | 204 |
| | <i>Témoignage et hommage</i> | 213 |

| | |
|--|------------|
| Epilogue – Etant mort, il parle encore.... | 223 |
| <i>Ce que les expériences d’Henry peuvent nous apprendre</i> | <i>223</i> |
| Cartes géographiques | 227 |
| Bibliographie | 229 |
| <i>Autres sources.....</i> | <i>236</i> |
| Quelques mots sur l’auteur..... | 237 |
| Notes..... | 241 |

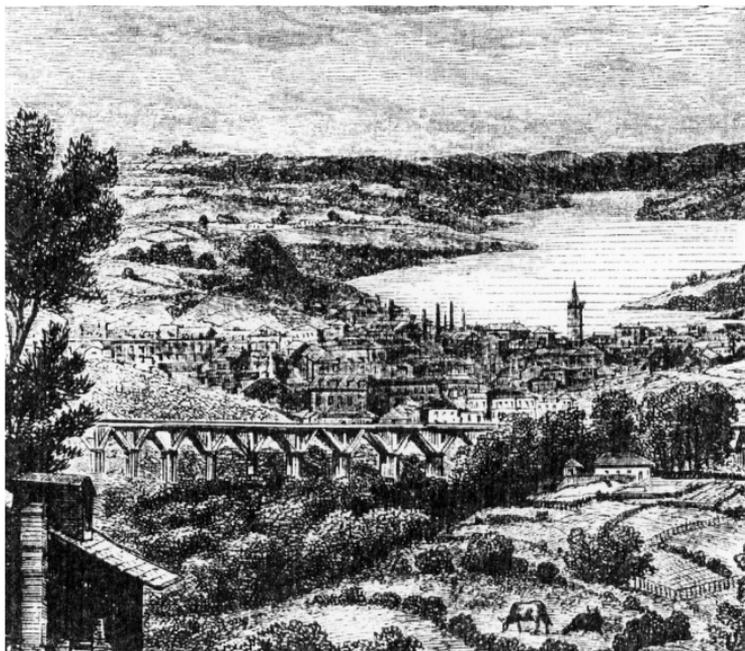
Un changement décisif

Premières années

Henry Martyn, qui s'éteignit dans sa 32^e année, naquit dans la famille d'un propriétaire de mine d'aluminium à Truro, la ville principale du comté de Cornouailles. La seconde femme de John Martyn donna le jour à Henry le 18 février 1781 et mourut lorsque celui-ci n'avait que deux ans. La tuberculose qui l'avait emportée, ainsi que les deux sœurs mariées d'Henry, Laura (née en 1779) et Sally (née en 1782), affectait aussi visiblement Henry et fut la cause probable de sa mort prématurée.

John Martyn était un père avisé, qui éleva seul sa famille de cinq enfants – John, l'aîné, était né en 1776 – avec un dévouement désintéressé. Très actif dans le commerce, il avait également été profondément touché par le réveil spirituel dû au puissant ministère de John Wesley (1703-1791) qui agitait alors l'Angleterre.

Il ne pouvait pas laisser ses enfants dans l'ignorance de son expérience personnelle de la bonté de Dieu (cf. Rom. 2 : 4 ; 2 Cor. 7 : 10). Il est très probable que John emmena son fils cadet pour aller écouter le dernier sermon de John Wesley à Truro en 1789. Il semble pourtant qu'Henry ait montré peu d'empressement à se rendre régulièrement à l'église ou à étudier la Bible avec assiduité. Adolescent, il se disait libre-penseur, au grand chagrin de sa pieuse sœur Sally. Il ne donna certainement aucun signe d'inclination religieuse avant l'âge de 18 ans.



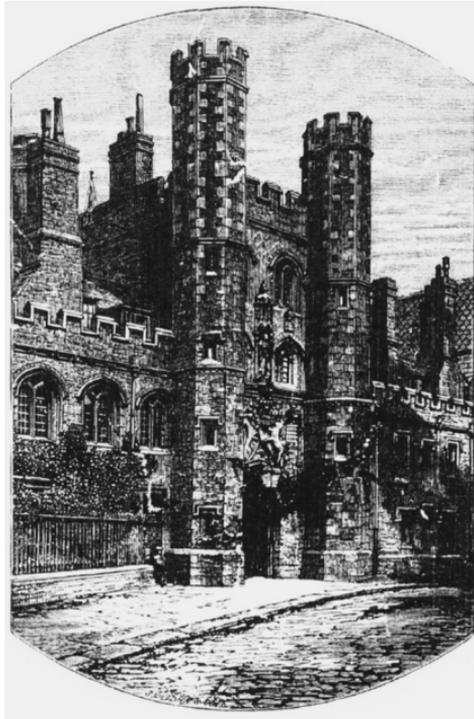
Truro au 18^e siècle – « la ville du souvenir »

Lorsqu'il eut sept ans, Henry, qui était joyeux et éveillé de caractère, entra à l'école primaire de Truro. Si, confié à l'enseignement du D^r Cornelius Cardew, il se montra un élève intelligent, il n'était pas toujours appliqué. En octobre 1797, Henry, devenu un adolescent studieux, quitta la maison paternelle pour la première fois afin d'aller étudier au St John's College de Cambridge, au grand plaisir et à la fierté de son père, qui n'avait pas eu le privilège de faire de hautes études. John Martyn faisait partie de la petite minorité de personnes qui tenaient alors l'éducation en haute estime et avait toujours encouragé son fils à envisager des études universitaires. Henry était conscient de sa dette financière et académique envers son père et déterminé à réussir de son mieux dans ce domaine, autant pour satisfaire son père que pour son propre bénéfice. Jusque-là, son éducation avait été exclusivement classique, et ses tendances le prédisposaient à étudier les langues et la littérature. Henry décida pourtant de se lancer dans des études de mathématiques. Il y avait probablement été encouragé par un ami proche, John Kempthorne, de Truro. Doté d'un gabarit impressionnant et fils d'amiral, celui-ci avait pris le fragile Henry sous son aile depuis l'école primaire.

John Kempthorne, qui avait fait preuve d'une diligence exceptionnelle à Cambridge et ainsi obtenu un diplôme de mathématiques d'un

niveau très élevé, avait insufflé en son cadet le désir de faire montre de la même détermination. En dépit de son incapacité à comprendre les principes fondamentaux du théorème d'Euclide, qui le laissa temporairement découragé, Henry réussit, grâce à sa persévérance et avec le soutien approprié, à atteindre un très haut niveau dans ce domaine. Il eut le grand honneur d'être nommé Senior Wrangler (titre décerné à l'étudiant qui obtient la meilleure note de sa volée) en janvier 1801, exactement cinq ans après que son ami et modèle, John, ait réussi le même tour de force. Henry n'avait alors pas encore vingt ans. Une année plus tard, il fut nommé Fellow de St John's College, où il obtint le premier prix pour une dissertation de latin, un examen normalement ouvert aux étudiants ayant déjà obtenu leur premier diplôme de lettres. Malgré ses grandes capacités dans la science abstraite des calculs et des formules, son premier amour pour la culture classique eut le dessus sur les études de mathématiques entreprises par la suite et fit de lui un philologue doué et passionné.

Pourtant, quelques années auparavant, en 1797, son père et sa sœur, Sally, savaient parfaitement que tout n'allait pas bien pour Henry. Henry n'avait alors que seize ans, et St John's était bien loin du foyer chrétien qu'il avait connu jusque-là en Cornouailles. Si Henry était tout disposé à tenter de satisfaire l'ambition de son



St John's College, Cambridge – «le tournant du destin»

père par ses mérites académiques, il était également préoccupé par une question qui lui était très importante. Son développement spirituel n'avait pas suivi son développement intellectuel, et Henry avait passé par une période de grande détresse intérieure. Tous le considéraient comme un jeune homme calme et affable, et, quoiqu'il se soit prétendu irréligieux, Henry vivait selon des critères moraux très élevés. Sous ce calme

extérieur bouillonnait pourtant un ferment de violentes émotions. L'absence de paix intérieure alimentait la flamme d'un caractère emporté, qui se manifestait parfois par des accès de rage. Henry s'était toujours montré capable de colères subites lorsque ses émotions échappaient à son contrôle et était un jour allé jusqu'à lancer un couteau contre un ami du nom de Cotterill. La vision du couteau planté tout vibrant dans un panneau de bois l'avait profondément bouleversé, et il avait été soulagé que l'objet acéré n'ait finalement pas blessé l'étudiant.

Il est heureux que ce jeune homme sans maîtrise de soi ait été choisi par Dieu dans sa souveraineté absolue (cf. Jean 15: 16; Eph. 1: 4-7), tout comme l'impétueux Jean, l'un des deux disciples surnommés « fils de tonnerre » quand il était jeune (cf. Marc 3: 17; Luc 9: 52-55), était destiné à devenir « l'apôtre de l'amour ». Henry, glabre et encore très jeune de visage, une fois touché et transformé par le pouvoir de la grâce de Dieu, changea de disposition et commença à faire preuve, d'abord bien imparfaitement, de sérénité spirituelle et de quelque patience (cf. 2 Cor. 5: 17; Phil. 4: 13).

Mais ces changements étaient encore à venir. En attendant, la famille d'Henry, soucieuse, faisait de lui un sujet de prières et tentait de l'aider spirituellement par ses lettres. Malgré ses efforts, Henry se montrait indifférent, sinon arrogant, envers son père. Pendant des